

Chers frères et sœurs,

En ce V^{ème} dimanche, nous arrivons à un tournant de ce temps de Carême. Il faut désormais nous préparer plus directement à nous unir à la Passion de Jésus. A partir de demain, nous dirons à la messe la 1^{ère} préface de la Passion, pour pouvoir arriver à l'issue de la semaine au dimanche des Rameaux et de la Passion. Nous passons un cap, et le basculement se fait aujourd'hui au travers du récit d'un grand miracle du Christ, peut-être le plus grand – en tout cas le plus emblématique.

Jésus ressuscite un mort, Lazare. C'est le dernier grand signe que saint Jean décrit dans son évangile, un signe puissant qui marquera les esprits. « Beaucoup de Juifs, qui [...] avaient [...] vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. » C'est par cette phrase que se termine le passage que nous entendons à la messe : mais si nous jetons un œil sur la suite, nous devons remarquer que c'est à la suite de ce miracle, c'est à cause de ce miracle dérangeant, que le Conseil suprême se réunira, composé des grand-prêtres et des pharisiens, pour décider de la mort de Jésus. Cet événement est donc le déclic, la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Et ce n'est pas une petite goutte. Jésus a guéri de nombreux malades, Il a déjà ressuscité des morts : mais aujourd'hui la situation est très particulière. Dans le cas de Lazare, l'évangile insiste sur le fait qu'il est bien mort, et plus que mort : lorsque Jésus le visite, c'est déjà un cadavre en décomposition. En témoignent les odeurs qui se dégagent du tombeau, et que Marthe fait remarquer : « Seigneur, il sent déjà ; c'est le quatrième jour qu'il est là. » Et il semble bien que Jésus ait fait exprès d'attendre cette étape de la putréfaction. Au début de l'épisode, l'évangéliste nous dit : « Quand [Jésus] apprit que [Lazare] était malade, il demeura deux jours encore à l'endroit où il se trouvait. »

Ce délai dans la réaction de Jésus est une énigme qui traverse tout le récit : toutes les personnes présentes se demandent si les choses n'auraient pas pu, n'auraient pas dû se passer autrement. Un aspect très frappant est cette remarque que Marthe, la sœur de Lazare, fait à Jésus dès qu'elle Le voit : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Peu après, lorsque sa sœur Marie Le rejoint, celle-ci redit exactement les mêmes paroles : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Cette réaction parfaitement identique entre les deux sœurs nous invite à nous poser la question : qu'en pense le troisième ? L'évangile ne dit rien à ce sujet, aucune parole de Lazare avant sa mort, aucune après sa résurrection. Mais notre imagination peut se saisir de cette situation – Lazare, à sa résurrection, aurait-il pu faire une remarque de ce style à Jésus : « *Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? Si tu étais venu avant, je ne serais pas mort !* »

Aurait-il réagi ainsi ? Nous sentons bien que la réponse serait plutôt négative. Lazare est silencieux après sa résurrection, car il a autre chose à faire que de se plaindre. Il est, comme sa famille et ses amis, saisi dans la joie du miracle, la joie de la vie. Dieu est intervenu : et à partir du moment où l'on sent Sa présence, où l'on bénéficie de Son action, on ne pose plus de question. Par Son intervention, Jésus a prouvé que Dieu était bien à la manœuvre, dans toute cette histoire : Il n'était pas plus

absent qu'Il n'était en retard. La question du temps est donc tout à fait hors de propos. Tous les « *pourquoi ?* » se dissolvent d'eux-mêmes, dans la lumière de la présence et de l'action de Dieu : et si l'on ne peut pas tout comprendre, si l'on est pas capable de tout analyser à l'aune de nos raisonnements humains, le silence et la contemplation nous permettent d'accueillir cette part du mystère qui nous rejoint.

Mais tout cela arrive *après*, à la fin de l'histoire. Tant qu'on ne connaît pas cette fin, le sens reste caché, les questions nous obsèdent. Nous pouvons ici nous sentir rejoints dans les questionnements qui nous tourmentent en ce moment : tous, nous nous posons la question du « *pourquoi ?* », dans cette épreuve du confinement. Comme les Juifs auprès du tombeau de Lazare, nous nous demandons si les choses n'auraient pas pu, si les choses ne devraient pas se passer autrement. N'y aurait-il pas eu des moyens d'éviter cette crise, n'y a-t-il pas des moyens de la gérer autrement ? Des questions qui ont leur pertinence au niveau social et politique – mais qui ne doivent pas nous étouffer au niveau spirituel. Car notre foi nous atteste que le Christ est là, avec nous, et qu'Il nous fera comprendre et sentir, au jour opportun, la manière dont Il nous exauce. Attendons, comme Lazare dans sa maladie, comme Lazare dans son tombeau, attendons la visite du Seigneur, dans une absolue confiance en Lui.

Car Il n'est pas indifférent à notre sort, c'est même plutôt l'inverse. « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » Un point très saillant de ce miracle, est qu'il concerne un ami de Jésus, un ami proche – cela n'est pas anodin, cela souligne même l'importance de la situation. Généralement, le mystère de la mort nous touche d'abord dans le cadre de notre famille ; la mort de nos grand-parents, la mort de nos parents, ce sont des étapes qui, à défaut d'être faciles, sont dans l'ordre des choses – dans l'ordre de ce monde, tel qu'il fonctionne depuis la Chute. Être confronté au décès d'un frère ou d'une sœur, c'est déjà plus violent, c'est comme si cela nous touchait dans notre propre chair – mais Jésus n'avait pas de frère ou de sœur, dans la chair. Les personnes les plus proches, pour Lui, c'est par l'amitié qu'Il leur était unies : une amitié au sens plein du terme, qui touche et qui engage l'intimité du cœur et de l'esprit. Au travers de Son ami Lazare, c'est à Jésus que la mort s'attaque, elle ne pouvait pas à ce moment-là Le toucher plus directement. « Seigneur, celui que tu aimes est malade. »

« Jésus aimait Marthe et sa sœur, ainsi que Lazare », confirme l'évangile. Et cela doit s'entendre avec force, avec profondeur. Car Jésus a un vrai cœur humain, un cœur même plus humain que le nôtre, à cause de sa pureté et de sa délicatesse. Un cœur dans lequel se tissent des sentiments divers, et même paradoxaux – mais pas forcément contradictoires. Nous pouvons nous-même attester de cette complexité de notre cœur, dans lequel peuvent se conjoindre des mouvements aussi riches que différents.

« Lazare est mort, et je me réjouis de n'avoir pas été là, à cause de vous, pour que vous croyiez, » dit Jésus aux Apôtres. Oui, à cause d'eux, à cause de la foi qui va naître en eux, Jésus ressent déjà de la joie. Cela n'empêche pas qu'Il ressente également de la tristesse, en pensant à Son ami. « Quand il vit que [Marie] pleurait, et que les Juifs venus avec elle pleuraient aussi, Jésus, en son esprit, fut saisi d'émotion, il fut bouleversé, et il demanda : « Où l'avez-vous déposé ? » Ils lui répondirent : « Seigneur, viens, et vois. » Alors Jésus se mit à pleurer. » Il pleure, partageant la tristesse de Marthe et de Marie ; Il

pleure, en prenant conscience des épreuves que Son ami Lazare a endurées – Il pleure, car en Lazare, le mystère de la mort Le touche au cœur, dévoilant toute sa laideur, toute son horreur. La puissance de Vie qui est en Jésus sera victorieuse, mais cela n'empêche pas la mort de déployer son terrible pouvoir de nuisance, tant que durera ce monde. Et Jésus en est vraiment bouleversé, comme nous le sommes.

On prend parfois cette histoire à la légère, en s'imaginant un Jésus très détaché, gérant parfaitement la situation : il est vrai que dès le début, Il sait qu'Il va ressusciter Lazare, « Lazare, notre ami, s'est endormi ; mais je vais aller le tirer de ce sommeil, » dit-Il aux apôtres. Cela me rappelle cette parole d'un enfant, à qui on demandait d'imaginer ce que Jésus pense, quand Il est suspendu à la Croix : « *Je m'en fiche, c'est bientôt fini, et dans deux jours je vais ressusciter !* » De telles pensées sont complètement fausses, eu égard à la profondeur du cœur humain – et Jésus est vraiment, je le redis, plus profondément humain que nous. Quand nous avons un rendez-vous chez le dentiste, nous savons d'avance qu'il n'en restera, à terme, qu'un petit souvenir désagréable – et cette certitude nous encourage vaguement. Mais cela ne nous empêche pas d'être pleinement présent, dans l'expérience que nous devons traverser : l'angoisse, la douleur ne nous épargnent pas dans la réalité de notre chair et de notre psychisme.

Jésus non plus n'a pas souri, à la perspective de ces douleurs – c'est avec gravité et sérieux qu'Il considère la souffrance et la mort de Son ami Lazare, et bientôt Sa propre confrontation avec la mort dans Sa Passion. « Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu, » dit-Il à Marthe. La gloire de Dieu resplendit bien sûr dans le miracle de la résurrection de Lazare, signe de Sa puissance divine. Mais cette gloire se manifeste aussi dans Ses larmes, signe de la vérité de Son amitié, la vérité de Son Cœur pleinement humain, la vérité finalement de Son Incarnation.

« Seigneur, celui que tu aimes est malade. » En voyant ces larmes de Jésus, comment douter qu'Il soit vraiment touché par tout ce que nous vivons, lorsque nous sommes dans les épreuves ? Et en même temps, revient sans cesse cette question : pourquoi permet-Il à la souffrance de nous toucher – comment peut-Il laisser Ses amis en pâture à la mort ? Tout au long de Son ministère, Jésus a exaucé beaucoup de malades, en les guérissant. Par ces signes, Il a suscité et encouragé leur foi. Et Il nous invite toujours à présenter avec confiance nos détresses à cette bonté dont Il sait faire preuve : « Demandez, et vous recevrez ! » Pourtant, à l'approche de Sa Passion, Il nous révèle progressivement que Ses disciples, que Ses amis ont une vocation spéciale : nous sommes appelés à comprendre d'une manière plus profonde le mystère de l'amour. Non pas en étant préservés de toute épreuve, mais en les vivant avec Lui, en Lui.

Vous connaissez peut-être cette anecdote que nous rapporte sainte Thérèse d'Avila : un jour, alors qu'elle avait été renversée de son chariot, tombant dans la boue, elle avait demandé au Seigneur pourquoi Il avait permis cela. Il lui a répondu : « *C'est ainsi que je traite mes amis.* » Elle a répliqué : « *Alors, Seigneur, ne soyez pas surpris d'en avoir si peu !* » Cela nous fait sourire... à moitié ! Car en voyant ce qui est arrivé à Lazare, en relisant tout au long de l'histoire ce qu'ont enduré les saints, on peut se dire que l'amitié avec Jésus, c'est un défi, une aventure dans laquelle les désagréments ne manquent pas. Ils sont même peut-être plus nombreux...

Mais nous pouvons les accueillir et les vivre autrement : et dans ces deux dernières semaines de Carême, nous sommes justement invités à nous tourner vers Lui de tout notre cœur, pour comprendre, pour sentir ce qu'Il attend de nous. Tout en priant avec ferveur pour qu'Il nous libère, pour qu'Il délivre notre monde du mal et de la souffrance, n'ayons pas peur de prendre avec force notre croix, à Sa suite. Il est avec nous, Il est en nous pour que Se réalise le grand mystère du Salut.

Car Jésus ne veut pas simplement nous faire souffrir : non, ce n'est pas là le sens de Sa Passion. Le cœur du mystère, c'est Son amour qui transforme la mort en vie, qui assume toutes les conséquences du mal et du péché, pour en faire la matière d'une immense offrande consumée dans l'amour. Par Lui, avec Lui, en Lui, exprimons notre foi et notre amour en portant notre croix, humblement et joyeusement. Dans Ses larmes, Jésus nous a prouvé qu'Il était pleinement concerné par tout ce que nous vivons. L'épreuve peut être longue, elle peut être pénible : mais Jésus en a dissipé l'amertume, et Il nous fait sentir Sa tendresse en remplissant nos cœurs de la douce espérance.

Nous cheminons avec Lui vers Sa Passion, vers Sa Croix. Et c'est une Semaine Sainte très particulière qui se profile à l'horizon : c'est peut-être la première fois depuis l'Antiquité, qu'une si grande partie du monde chrétien ne pourra pas se rassembler pour la célébrer avec la solennité qui convient. Cela ajoutera certainement à la profondeur de notre épreuve : mais cela ne devra rien diminuer à notre amour, et donc à notre joie. Par le baptême, Jésus nous a fait traverser la mort et entrer dans Sa vie divine : permettons à Sa grâce de raviver ce mystère en nos cœurs, par tous les moyens que nous aurons à notre disposition – car tant que nous avons dans notre cœur un germe de bonne volonté et le désir de grandir dans notre amitié avec le Seigneur, rien ne pourra nous freiner sur notre chemin spirituel.

« Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Avec Marthe, avec Lazare, avec tous les amis de Jésus, répondons avec ardeur : « Oui, Seigneur, je le crois : tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui vient dans le monde. » Oui, Seigneur Jésus, Tu es Celui qui nous conduit au travers des épreuves de ce temps, jusque dans la joie éternelle du Monde à venir, cette joie de Pâques que nous entrevoyons au bout du chemin, cette joie que le monde ne connaît pas et que personne ne pourra jamais nous enlever. AMEN.

P. Jean-Sébastien +

Préface du V^{ème} dimanche de Carême

Vraiment, il est juste et bon de te rendre gloire, de t'offrir notre action de grâce, toujours et en tout lieu, à toi, Père très saint, Dieu éternel et tout-puissant, par le Christ, notre Seigneur.

Il est cet homme plein d'humanité qui a pleuré sur son ami Lazare ; il est Dieu, le Dieu éternel qui fit sortir le mort de son tombeau : ainsi, dans sa tendresse pour tous les hommes, il nous conduit, par les mystères de sa Pâque, jusqu'à la vie nouvelle.

C'est par lui que les anges assemblés devant toi adorent ta sainteté ; laisse donc nos voix se joindre à leur louange pour chanter et proclamer : Saint !...